

Françoise Benhamou, *Le livre à l'heure numérique.* Seuil, 2014, 215 pages, 17 €

DANS **ÉTUDES** 2014/12 décembre , PAGES XXVI À XXVI
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4211.0120Z

Date de mise en ligne : 25/11/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2014-12-page-XXVI?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LITTÉRATURE

Antoine Volodine

Terminus radieux

Seuil, 2014, 617 pages, 22 €.

Tout commence par une marche, celle de Kronauer qui, sans trop savoir s'il est encore vivant ou déjà mort et s'il lui reste une once d'humanité, finit par atteindre le kolkhoze « Terminus radieux » – oublié depuis la chute de la Seconde Union soviétique. Ce village ressemble désormais davantage « à un repaire de brigands qu'à une institution agricole » où survit une humanité à bout de souffle mais farouchement décidée à entretenir l'infime flamme qui la maintient en vie. Cette petite communauté humaine s'est rassemblée autour d'une pile nucléaire qui a fondu en creusant un trou béant dans l'écorce terrestre. Les personnages officiant dans cet univers de fin du monde obéissent à Solovieï, le très puissant et très fou magicien président du kolkhoze, qui profère des poèmes épiques et divinatoires. Les pouvoirs de ce « colosse malgracieux » sont infinis, comme prendre l'apparence d'un corbeau menaçant, veillant jalousement sur ses trois superbes filles – qui finiront par fuir, chacune dans une direction. Puis Mémé Oudgoul qui règne en maîtresse sur le cratère profond de la pile atomique qu'il faut nourrir – à la manière d'un animal fabuleux : elle jette donc des traités politiques, des tracts, des rouleaux de cire contenant les poèmes terrifiants de Solovieï, ainsi que les corps des

morts-vivants du village... Dans ce livre imposant de plus de 600 pages divisé en 49 chapitres, Volodine décrit un monde dévasté par une apocalypse dont l'homme seul fut l'infatigable artisan. Comme toujours, dans ses romans, le tragique se mêle à l'humour, où l'amour et la rage de la poésie composent une formidable émotion onirique, et où le lecteur, emporté et accroché à cet ailleurs aussi cauchemardesque que dérisoire, ne peut pas descendre avant le terminus.

■ Marie-Noëlle Campana

Valentine Goby

Baumes

Actes Sud, « Essences », 2014, 68 pages, 10 €.

Si la musique accompagne fréquemment récit de vie et retour de souvenirs, les parfums ont rarement constitué la matière même d'une autobiographie, comme dans le dernier livre – superbe – de Valérie Goby. D'une veine nouvelle, après ses romans qui s'attachent souvent à redonner leur dignité à des êtres au corps meurtri par la guerre, l'enfermement, la colonisation... *Baumes* est aussi l'histoire d'une dépossession intime, originelle. Les odeurs rapportées par le père de l'usine (son entreprise de parfums à Grasse) s'insinuent partout, confisquent l'espace de la maison, effaçant jusqu'à son visage de père. Odeurs indomptables auxquelles le corps, les poumons asthmatiques de la narratrice enfant disent non. Dès l'adolescence, le parfum devient donc pour elle

le lieu obligé de la quête de soi, d'une séparation. Comment se défendre du *corusine* (corps-usine) de son père, si ce n'est en délimitant son propre territoire par un parfum grâce auquel elle deviendra quelqu'un ? « L'odeur te signe et te distingue », découvre-t-elle avec *Le Parfum* de Süskind, son héros meurtrier, dépourvu d'odeurs. Révélation vertigineuse qui lui laisse entrevoir quels « baumes » calmeront et cicatriseront ses plaies. *Paris, Poème*, ces parfums qu'elle adopte sont à l'origine de « joutes olfactives » entre elle et son père qui les déteste. Leurs noms préfigurent son destin : fuite loin de Grasse vers la capitale, séjours aux États-Unis, en Orient, affranchissement et renaissance grâce à l'écriture. Au fil des ans, cette dernière lui permet de trouver son territoire et sa liberté, sa façon aussi de s'ouvrir au monde, tandis que parallèlement le père (auquel le livre est dédié) se défait de l'odeur de l'usine, remonte le temps jusqu'aux senteurs de son enfance corse, se dote de cheveux blancs. D'un vrai visage, enfin. Plus fragile. Infiniment émouvant. Le récit trouve une place d'élection dans la collection « Essences ». Souvent proche du poème (Poème?), fascinant, il submerge le lecteur de senteurs et l'entraîne dans leur entêtant sillage. C'est que l'écriture de V. Goby *fabrique des odeurs*. Que le mot, chez elle, à lui seul *fabrique la sensation*. Cette magie du verbe que ses lecteurs lui connaissaient est décuplée à travers ces pages retraçant l'itinéraire qui l'a conduite vers la littérature.

■ Marie Goudot

James Salter

Et rien d'autre

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Amfreville. Éd. de l'Olivier, 2014, 366 pages, 22 €.

Le roman s'ouvre sur la guerre du Pacifique, dans un court chapitre où apparaît le héros, Philip Bowman. Puis la vie civile, et l'atmosphère doucement euphorique des États-Unis de l'après-guerre le reprennent, et le voient s'affirmer peu à peu dans son métier d'éditeur. La guerre est oubliée. Cette ouverture en forme de panache inutilement déployé dit tout. Elle rappelle peut-être la carrière militaire de Salter lui-même, qui ne devint romancier que sur le tard. Elle donne surtout la note qui résonne dans chacune des rencontres amoureuses de Bowman (Vivian, Enid, Christine, Ann...) qui rythment le roman : il y a quelque chose, et puis plus rien. Dans le miroir si clair que Salter pose devant la vie, rien ne laisse d'empreinte si ce n'est cette place vide que le désir creuse en chacun de nous. Bowman ne désespère pas de le remplir (car il « croyait à l'amour – il y avait cru sa vie durant ») et d'ailleurs, l'extase amoureuse, quelques moments de jouissance physique parfaite, lui font toucher parfois du doigt un sentiment de complétude. Mais les erreurs de jugement, les trahisons, les déceptions, le temps qui passe effacent tout. « Bowman ressentait le manque, non pas nécessairement du mariage, mais d'un centre tangible dans sa vie autour duquel les choses auraient pu s'organiser et trouver leur place. » Ni roman d'amour sur fond de whisky et de

guerre froide, ni roman d'apprentissage, *Et rien d'autre* déplace son centre de gravité sans cesse, coulant avec une incroyable fluidité d'un personnage à un autre, et fixe ainsi une image de la vie comme espace vide, comme attente. Il touche ce point d'équilibre magistral où la fiction imite la réalité dans sa contingence, puisque tout nouvel élément romanesque paraît accidentel, impromptu – la vie d'un homme, et rien d'autre.

■ Agnès Mannooretonil

Éric Reinhardt

L'amour et les forêts

Gallimard, 2014, 367 pages, 21,90 €

Pourquoi cette mère de famille en quête de liberté se raconte-t-elle au romancier? Riche de ces confidences, il en fera bien quelque chose... Et le début est sans surprise, une histoire fleur bleue qui, à notre époque, passe évidemment par internet. Bénédicte Ombredanne donc, – que l'auteur citera toujours avec son nom accolé au prénom – se grise d'une rencontre adultère qu'elle livre à l'écrivain confident. Mais ce n'est pas l'essentiel: la véritable histoire, c'est l'enfer d'une femme soumise à un mari pervers. Quittant la clairière enchantée, Éric Reinhardt s'enfonce dans l'épaisseur de l'existence et finit par décrire des scènes de ménage surréalistes et tragiquement banales. Les mots ne suffisent pas, tournent en boucle, comme lorsqu'il n'y a rien d'autre à faire que de se taper la tête contre les murs de cette prison conjugale. Elle avait pourtant tout pour aimer

la vie, cette enseignante brillante, aux deux enfants doués et ados... C'était sans compter sur les dérèglements morbides qui brisent les couples de l'intérieur. « Je n'ai pas capitulé, je suis toujours vivante, confie Bénédicte Ombredanne. Je suis seule à diriger ma vie, contrairement aux apparences. » N'empêche: avec un (malin?) plaisir, l'écrivain nous replonge dans le harcèlement sans issue, glauque à force d'être ressassé. Page 251, aux trois-quarts du livre, survient le rebondissement qui nous sort du cercle infernal. Mais vers quoi peut encore mener cette vie gâchée? Ce roman âpre, sans faiblesse, dérangeant et lucide à la fois, est servi par l'écriture presque froide d'un observateur obsessionnel, d'un témoin saisi d'effroi. La lecture en devient oppressante. Et vertigineuse: dire que tout cela peut arriver...

■ Christophe Henning

Olivier Adam

Peine perdue

Flammarion, 2014, 414 pages, 21,50 €.

Une mosaïque, un puzzle: c'est ainsi qu'on peut qualifier le nouveau roman d'Olivier Adam, dont la narration évolue au fil de vingt-deux portraits comme autant de chapitres. Ils incarnent la société d'une ville de la Côte d'Azur à la fin de l'hiver, secouée par une tempête maritime. Plusieurs personnes disparaissent et Antoine, joueur de football amateur tourmenté et charismatique, est l'objet d'une agression. À la faveur de cet

événement, l'auteur fait défiler l'ex-compagne d'Antoine, son entraîneur Éric, son ami Jeff, sa sœur Louise, le policier chargé de l'enquête, l'interne et l'aide-soignante de l'hôpital où il est transporté... Chaque voix raconte dans le langage qui lui est propre son histoire, sa vision, ses errances. Ces personnages à la dérive, souvent isolés, séparés et précaires illustrent une France en crise. Épousant dans un style parfaitement maîtrisé l'esprit de ses protagonistes, Olivier Adam signe une sombre peinture sociale, qui laisse néanmoins une place à de petits gestes de solidarité ou de tendresse. Ceux-ci allument une leur d'espoir dans cette « ville à demi fantôme, comme nageant dans ses propres vêtements, exsangue, amaigrie, en attente de l'été qui seul la remplira et la fera battre à son juste rythme ». La côte provençale est brossée à coup de descriptions qui sonnent juste. Avec cette comédie humaine particulièrement réussie, l'auteur de *Je vais bien, ne t'en fais pas* séduit assurément.

■ Solange Pinilla

Herbjorg Wassmo

Ces instants-là

Trad. du norvégien par Céline Romand-Monnier. Gaia Éd., 2014, 398 pages, 24 €.

Cette œuvre de fiction psychologique nous dévoile la quête d'un véritable amour par une jeune femme au milieu des incertitudes sentimentales de la sexualité, et son ascension culturelle, de l'enseigne-

ment à l'écriture, dans l'ambiance poétique du Grand Nord de la Norvège. Perturbée par les accès de colère paternelle, la collégienne parvient à être admise à l'école de formation des instituteurs, malgré une grossesse précoce. Le mariage de l'institutrice avec un collègue lui donne une seconde naissance, mais se délite au fil des ans entre l'humiliation de l'infidélité et le renouvellement de beuveries. Sa passion de lectures, du tragique de Dostoïevski au libertaire de Simone de Beauvoir, l'incite à écrire deux recueils de poèmes, puis un roman sur les bruits de la vie. Leur publication la propulse au cœur du monde de la littérature, grâce aux éloges de la critique. L'écriture occupe toutes ses pensées dans une solitude propice à la conception de son œuvre. Les liens avec les deux enfants confortent son amour maternel, tandis que la rupture de son couple et des rencontres surprenantes suscitent bien des interrogations. Consciente que « l'amour est sans doute la nostalgie d'une communauté inatteignable », elle présente à sa famille l'homme qui va partager sa vie, à la fin des obsèques de sa mère, « qui lui a donné la liberté ».

■ Jean Duporté

Sylvain Prudhomme

Les grands

Gallimard, 2014, 251 pages, 19,50 €.

Le groupe de musique de Guinée-Bissau qui est l'objet de ce livre existe bel et bien. Le Super Mama Djombo a eu ses heures de gloire

dans les années 70, en Afrique et dans une bonne partie du monde. Prudhomme s'empare de cette histoire pour écrire un roman d'amour dans la Guinée-Bissau du dernier coup d'État, en 2012, entre deux membres de ce groupe: un guitariste imaginaire nommé ici Couto, et leur chanteuse Dulce. L'histoire commence avec la mort de Dulce, devenue avec les années la femme de l'homme fort de l'armée bissau-guinéenne. Cet épisode est lui aussi fictif. Sa disparition coïncide, pour les besoins du récit, avec la nuit du coup d'État. La construction du livre est presque théâtrale: un lieu, la capitale, un temps, une journée et quasiment une seule action: l'errance de Couto à travers les décombres de sa vie. Certes, Prudhomme a vécu deux ans près de ce pays et a connu les membres de ce groupe. L'écriture en français se mélange de quelques mots en créole bissau-guinéen. Mais le livre est trop sage. Rien dans cette écriture d'élève doué ne surprend ni nétonne. Les bons sont vraiment bons, des ours bourrus au cœur d'or et les méchants très méchants, des vendus, des traîtres à la révolution. Les musiciens sont en effet de « grands rêveurs » innocents et nostalgiques. Les femmes sont bien sûr très sensuelles et le récit ne nous épargne pas les stéréotypes de l'érotisme sous les tropiques... Cela est dommage. Avec un tout petit grain de folie en plus ce roman pourrait être beau. Il est émouvant et intéressant à lire mais reste très en surface de son enjeu.

■ Véronique Petetin

Alain

Lettres aux deux amies (1914-1917)

Les Belles Lettres, « Mémoires de guerre », 2014, 679 pages, 25,50 €.

« Mes braves petits, presque tous tués... » (à Marie Salomon, 1^{er} mai 1915); «... vous vous rappelez cet élève blond; un jour je parlais avec lui, en vous attendant; naturellement il a été tué; on m'en a tué encore deux autres, David et Brodin; et par malheur il m'est arrivé du lycée Henri IV une lettre des parents... Il faudra pourtant que je réponde à ces parents-là; et il me faudra plus de courage que pour toute la campagne, quelle qu'elle soit. » (à Marie Salomon, le 8 mai 1915) À quarante-six ans, Alain, philosophe, professeur, auteur, s'engage volontairement pour faire une guerre honnie, «...parce que la vie civile m'était insupportable... Il est clair aussi que, du moment qu'il y a la guerre, il est utile de la voir, sans compter l'autorité que cela peut donner. » (à Marie-Monique More-Lambelin, 27 juin 1915) La guerre égalise les conditions: en un sens Alain a tout quitté pour se faire soldat, partager sans réserve la vie de ses compagnons d'armes, affronter lui aussi, comme ses élèves, le risque d'une mort insensée. « Et vous paraissez étonnée que je sois en colère. Songez qu'il s'agit de blesser et de tuer une foule de jeunes gens. » (à Marie Salomon, le 22 juillet 1915) Nous connaissions, d'Alain, *Mars ou la guerre jugée* (1921), *Souvenirs de guerre* (1937), et voici que, grâce

au magnifique travail d'Emmanuel Blondel, sont maintenant rassemblées et publiées ses lettres quotidiennement adressées, du front, à deux amies intimes. Ces textes lui font infiniment honneur : elles racontent par le menu, sans détour, souvent avec une surprenante gaieté, une existence constamment exposée, les tâches et les temps de repos, d'ennui, de conversations roboratives ; elles disent, colère et humour mêlés, la force d'un homme constamment attentif à autrui, profondément fraternel, qui ne cesse, envers et contre tout, de *vouloir croire* à la paix. Conseillons vivement, pour finir, la lecture d'un article que l'on peut consulter sur le site des archives de ce journal, et dont il est question dans la lettre du 20 juin 1915 : « Le meurtre des élites », publié le 14 juin 1915 dans *Le journal de Genève* par Romain Rolland, qu'Alain estimait tant.

■ Gildas Labey

Paul Veyne

Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas

Souvenirs. Albin Michel, 2014, 259 pages, 19,50 €.

Ces confessions nous dévoilent l'intimité d'un humaniste soucieux d'authenticité, de l'influence du hasard aux motivations des comportements, et mettent en lumière les complexités de l'environnement sociologique de la traversée du siècle. La découverte d'une pointe d'amphore romaine et la lecture de l'Odys-

sée orientent la curiosité du garçon vers l'Antiquité. L'adolescent intègre Normale Supérieure et prend la carte du parti communiste, sans conviction, peut-être pour réagir au passé pétainiste de son père. Le jeune garçon agrégé de grammaire admis durant deux ans à l'École française de Rome tombe amoureux de l'Italie. De la Sorbonne à Aix-en-Provence, le professeur de latin s'investit dans l'interprétation des innombrables inscriptions grecques et latines. Le succès de la biographie d'un affranchi romain enrichi décide de la suite de sa carrière par la cooptation au Collège de France grâce à Raymond Aron. Les courses en montagne procurent à cet intellectuel passionné de recherche un tel enthousiasme qu'il dédie sa thèse de doctorats ès-lettres « À l'Aiguille Verte ». Retiré au pied du mont Ventoux, l'octogénaire évoque la fidélité des amitiés, la diversité des amours, les drames de sa vie, dans un foisonnement d'anecdotes et de réflexions. Fasciné par le scepticisme de Michel Foucault et la poésie de René Char, ce non-conformiste considère de Gaulle comme un grand réformateur de gauche. L'historien nous révèle les causes de la fréquence de l'homosexualité dans le monde antique et la sincérité de la religiosité de Constantin. Cet incroyant admire Jésus comme Renan, ne peut croire à un Dieu personnel, mais envie des parents catholiques et s'interroge sur la pensée en sommeil dans la nature.

■ Jean Duporté

David Vann

**Derniers jours
sur terre**

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laura Derajinski. Gallmeister,
2014, 256 pages, 10,50 €.

En 2008, dans une université américaine, un homme de 27 ans assassine 5 personnes et en blesse 18 avant de retourner l'arme contre lui. David Vann, romancier spécialiste des « zones d'ombre » de l'âme humaine (voir *supra* p. 115, la note de lecture sur son roman *Goat Mountain*), nous livre ici le fruit d'une enquête à caractère journalistique sur l'itinéraire de l'auteur de ce massacre emblématique d'une Amérique toujours schizophrène dans son rapport aux armes à feu. S'appuyant sur l'analyse minutieuse du dossier de police concernant l'affaire, ce travail n'est pas totalement désintéressé de la part de l'auteur. Au travers d'un parallèle saisissant avec son histoire personnelle, elle-même marquée par les armes à feu (suicide de son père, qui l'avait initié à la chasse, et dont il hérite des armes à l'âge de 13 ans!), il restitue l'itinéraire intime du « meurtrier de masse » fasciné par son propre destin. Dans le style percutant qu'on lui connaît, l'auteur nous conduit dans ces zones obscures où « [...] parfois le pire de nous-mêmes finit par l'emporter ». C'est dans l'abîme de ce « parfois » que se situe toute l'interrogation de cette chronique – autant exploratoire que libératoire – d'une descente aux enfers. Sans empathie particulière pour le meurtrier,

l'auteur se garde cependant de tout jugement moral, ce qui fait toute l'efficacité du récit. « Il voulait faire quelque chose de sa vie », conclut-il sobrement à propos du meurtrier. Comme nous tous.

■ Antoine Corman

ART

Henri Stierlin

Ravenne

*Capitale de l'Empire romain
d'Occident*. Photographies
d'Adrien Buchet et d'Anne Stierlin.
Imprimerie Nationale Éd., 2014,
232 pages, 79 €.

Il suffit d'ouvrir le livre pour être impressionné par la qualité et par la beauté des images, si abondantes qu'elles constituent à elles seules une visite assez approfondie des trésors offerts par la ville de Ravenne. De quoi donner l'envie irrésistible d'aller vérifier sur place la réalité de tant de splendeur. Mais ce n'est pas la seule richesse que recèle l'ouvrage. Quand on aborde le texte – proposé dans une mise en pages assez compacte –, on découvre qu'on a désormais entre les mains « le » livre de référence sur l'art de Ravenne, éclairé par la mise en évidence du contexte historique et artistique de son époque. Henri Stierlin montre comment Ravenne, promue capitale d'un éphémère Empire romain d'Occident, se révèle, aux V^e et VI^e siècles, la pionnière d'un langage artistique

nouveau. Ce langage s'inscrit dans l'héritage de la Rome paléochrétienne, plus que dans celui de la Byzance devenue Constantinople, capitale de l'Empire romain d'Orient. Pendant que l'Orient chrétien s'enlise dans la guerre des images, Ravenne, cité impériale de plus en plus autonome, et Rome, cité papale, élaborent, dans une sorte de « bouillonnement créatif », un style chrétien original, qui reste aujourd'hui particulièrement visible à Ravenne. Le message chrétien ouvrait un espace spirituel neuf. Une fois le christianisme libéré de la persécution, une architecture nouvelle voit le jour, où les mosaïques envahissent non seulement les coupôles mais aussi les murs, et où se créent des visions d'éternité autour des figures du Christ, de la Vierge et des saints. Cet art ravennate innovant, en rupture avec la vision du réel de l'ancien paganisme, se développe selon différentes formes. Henri Stierlin met en valeur ce paradoxe : c'est dans la Ravenne latine, beaucoup plus que dans la Constantinople byzantine, qu'est né un art « prébyzantin ».

■ Éliane Gondinet-Wallstein

Dominique Jameux

Chopin ou la fureur de soi

Buchet-Chastel, 2014, 208 pages,
20 €.

Nous rencontrons ici un Chopin intime, individuel, celui qui se consacre à sa « totale subjectivité », « enfermé dans son espace propre »

dont les limites sont agrandies « à l'infini » par une capacité prophétique et géniale. Si son itinéraire compositionnel semble dessiner une ouverture, passant de la violence d'une « fureur de soi » éclatante à une certaine lumière, les ambiguïtés du personnage comme de l'œuvre demeurent et l'auteur, privilégiant le plaisir de l'écoute, ne cherche pas à les résoudre. Au contraire, il les construit avec tact, ouvrant ainsi un espace de partage. Les questions méthodologiques ne seront donc pas tranchées : la musique de Chopin *raconte-t-elle*, et quoi ? En quel lien avec la biographie qui la fait naître ? Comment parler de cette musique ? La question reçoit des réponses variées sans être le fruit d'une posture méthodologique claire. Le fait de présenter comme « médiocre » le contexte musical parisien des années 1830-1840 n'aide pas à recréer un horizon d'attente expliquant le fait que Chopin ait publié et avec succès, sans se contenter d'être un pianiste et un professeur excellent. Mais l'ensemble est très bien documenté, malgré ses partis pris. L'ossature du livre, – l'évocation biographique –, est menée avec allant et élégance. On a plaisir à suivre une réelle érudition, jamais pesante. Elle s'achève par un petit guide touristique à la recherche des différents logements de Chopin dans la Nouvelle Athènes, l'actuel 9^e arrondissement de Paris. Un livre agréable à lire, qui est une invite à l'écoute.

■ Violaine Anger

SCIENCES

Isabelle Arnulf

*Une fenêtre
sur les rêves*Odile Jacob, 2014, 224 pages,
21,90 €.

Isabelle Arnulf est neurologue, spécialiste du sommeil. Dans son dernier livre, elle s'attache à donner un aperçu général de l'étude scientifique des rêves, en commençant par des questions de méthodologie: la science des rêves a besoin de données, en grand nombre. C'est pourquoi elle se fonde sur le recueil de rêves, en réveil spontané ou provoqué, afin de constituer une importante base de données analysable d'un point de vue statistique. Il apparaît ainsi que les rêves ne se produisent pas seulement pendant le sommeil paradoxal, mais aussi parfois pendant le sommeil lent; que le sens le plus présent dans les rêves est la vision; et que les émotions les plus fréquentes sont négatives (peur, colère). Globalement, les préoccupations dans le rêve sont celles de la vie de tous les jours, même si certaines activités sont surreprésentées par rapport à la vie réelle (conduire, téléphoner), et d'autres moins (lire, écrire, compter). Une large partie du livre est aussi consacrée à certains troubles du sommeil impliquant le rêve: le somnambulisme notamment, ou encore le trouble comportemental en sommeil paradoxal, qui constituent tous les deux une extériorisation des rêves, le corps

mimant réellement la vie du rêve. Enfin, s'agissant de la fonction des rêves, I. Arnulf présente l'idée qu'ils joueraient un rôle dans l'apprentissage, le rêve permettant de rejouer les séquences apprises pendant la veille.

■ Joël Dolbeault

James J. Gibson

*Approche
écologique de la
perception visuelle*

Éd. Dehors, 2014, 522 pages, 28 €.

James Gibson est un psychologue américain dont les recherches ont principalement porté sur la perception visuelle. Ce livre constitue son travail le plus achevé: il y présente une approche écologique de la perception, dont le principe fondamental est d'étudier les processus cognitifs en considérant l'ancrage de l'individu (homme ou animal) dans son environnement, par opposition à l'approche expérimentale classique, qui n'étudie ces processus que dans les conditions artificielles du laboratoire. Ainsi, une idée importante du livre est que la perception visuelle des animaux n'est pas une série de photographies instantanées, mais un flux continuellement mouvant de stimuli, largement déterminé par les mouvements même de l'animal. Grâce à cette exploration perceptive, l'animal extrait divers invariants du flux, qui sont ainsi perçus *de manière immédiate*. En ce sens, la conception classique selon laquelle l'animal aurait d'abord conscience

de sensations, puis qu'un traitement psychique ou cérébral de ces sensations produirait la perception, est rejetée. Pour Gibson, la perception est donc un rapport direct à l'environnement, non une interprétation de ce dernier. Elle est objective, quoique partielle. Une autre idée importante du livre est que l'animal perçoit chaque invariant comme *une invite*, du fait d'un lien fondamental entre perception et action. Par exemple, le fruit qui se détache du feuillage apparaît d'emblée comme « à cueillir ». La difficulté, pour Gibson, est alors de concilier la thèse de l'objectivité de la perception avec le caractère apparemment subjectif des invites.

■ Joël Dolbeault

HISTOIRE

Jacques Dumasy (dir.)

La France et la Chine 1248-2014

De la méconnaissance à la reconnaissance. Éd. Nicolas Chaudun, 2014, 430 pages, 49 €.

Juste 50 ans après l'établissement de relations diplomatiques entre Paris et Pékin, et 200 ans depuis la création de la Chaire de sinologie au Collège de France, je recommande très vivement cette relecture de l'histoire commune à nos deux pays. De Saint-Louis et la cour Mongole à « l'émerveillement » du XVIII^e siècle (les mathématiciens du Roi, la Compagnie des Indes

orientales, la vogue des « chinoiseries »), avant de reprendre en 1840 pour tout un siècle de « déséquilibre » colonial. Ici, à côté des enjeux politico-économiques et des priorités du Quai d'Orsay (contrer l'Angleterre, jouer la carte Tonkin-Chine du Sud), le lecteur trouve de très riches chroniques de tous ces diplomates, financiers et ingénieurs qui ont fait tourner arsenal de Suzhou, voies ferrées ou encore les tramways de Shanghai. Mais, la France d'alors ambitionne surtout la première place dans la formation des futures élites chinoises: à Chengdu (Mission médicale française), à Shanghai (l'Université l'Aurore), à Pékin (Université franco-chinoise), sans oublier Montargis, Paris, Lyon (Institut Franco-chinois) où le chroniqueur suit à la trace les jeunes Zhou Enlai, Deng Xiaoping et autres compères qui réapparaissent au dernier acte quand il s'agit de « reconnaître le monde tel qu'il est » (Ch. de Gaulle en 1964). Cette « reconnaissance » a déjà connu bien des péripéties, et aujourd'hui il s'agit de « travailler ensemble à l'édification d'un monde équilibré et multipolaire » et de « reconnaître la face cachée d'une humanité enrichie de ses différences ». Certes, mais la Chine qui a connu la « grande humiliation nationale d'avoir à apprendre de l'étranger » (Hu Shi en 1924) n'en est pas encore là, et évidemment ce livre passionnant n'est pas censé nous livrer la relecture que des Chinois peuvent faire de notre histoire commune. (En collaboration avec Christine Cornet pour la période coloniale, Emmanuel Lincot pour les « Relations cultu-

relles depuis 1949 », Jean-Paul Desroches pour l'iconographie, et avec des contributions de D. Elisseeff, Fr. Barriquand, M. Détrie, A. Pino, I. Rabut, Zhang Yinde.)

■ Michel Masson

PHILOSOPHIE

Daniel Heller-Roazen

Le cinquième marteau

Pythagore et la dysharmonie du monde. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Françoise et Paul Chemla. Seuil, 2014, 224 pages, 25 €.

Un jour, passant près d'une forge, Pythagore fut touché par le son harmonieux qui s'en échappait, celui de quatre marteaux qu'on frappait en cadence. Il entra, pesa les marteaux et découvrit qu'il y avait un lien entre le rapport numérique des poids de ces quatre marteaux et le rapport musical de quarte, quinte et octave qui fonde l'harmonie. De là notre philosophe conclut que la nature peut être déchiffrée par la mathématique, que les nombres peuvent dire la structure du monde. Cette intuition n'a cessé de relancer les spéculations des musiciens, mathématiciens, astronomes et philosophes, jusqu'aux temps modernes. Daniel Heller-Roazen parcourt l'histoire de cette passionnante aventure de la pensée occidentale, s'attardant sur quelques-uns de ses grands moments autour de Platon,

Aristote, Boèce, Oresme, Zarlino, Galilei, Leibiz, Kant et Kepler. Mais l'auteur constate qu'à chacun de ces moments la recherche a buté sur une limite fondamentale: quelque chose dans la nature refuse de se laisser transcrire dans une série d'unités mathématiques idéales. Cet insaisissable avait bien été perçu par Pythagore. Boèce relate en effet qu'un cinquième marteau avait résonné dans la forge mais que Pythagore avait choisi de l'écartier, car il donnait un son « dissonant à l'égard de tous ». Depuis, ce cinquième marteau n'a cessé de sonner aux oreilles de ceux qui se sont ouverts à l'incommensurable, l'illimité, l'inaccessible, l'indémontrable, l'irrationnel, l'indicible... jusqu'à pressentir des espaces infinis supposés « hors de ce monde ». Heller-Roazen ausculte cette « dysharmonie du monde » et nous la fait entendre. Son livre, érudit et exigeant mais écrit dans un style limpide, passionnera musiciens, scientifiques, philosophes et tout esprit sensible à ce qui échappe dans ce qu'on croit tenir et prêt à s'émerveiller pour ce qui sonne entre deux notes de musique.

■ Philippe Charru

Paul Feyerabend

Philosophie de la nature

Traduit de l'allemand par Matthieu Dumont et Arthur Lochmann. Seuil, 2014, 352 pages, 28 €.

Paul Feyerabend (1924-1994) se fit remarquer par la publication d'un livre d'épistémologie icono-

claste, *Contre la méthode* [1975], dans lequel il professait qu'en science « tout est bon » (*anything goes*). Il passa pour cette raison pour le promoteur d'un anarchisme méthodologique, voire pour un irrationaliste ou un Salvador Dali de l'activité scientifique. Avec cette *Philosophie de la nature*, ouvrage posthume, travaillé en même temps qu'il préparait la publication de son célèbre ouvrage, se livre une discussion de la vision scientifique du monde en même temps que se déploie une ambitieuse genèse de l'idée moderne de nature. Il s'y fait le généalogiste critique du rationalisme occidental et le porte-parole du monde spirituel des premiers Grecs. Ce dernier, loin d'être l'expression d'une pensée de sauvages, plus et davantage que ce que Lévi-Strauss appela une pensée sauvage posée en regard de la pensée rationaliste, est porteur pour Feyerabend d'une conception du monde incommensurable à la conception scientifique de la nature. Incommensurable ne signifie pas incomparable mais sans commune mesure. Dans cet esprit, les représentations présocratiques du monde sont tout autant des cadres conceptuels actifs que le modèle mécaniste d'une nature mathématisée. Les formes archaïques d'art, l'épopée d'Homère, etc. sont de véritables théories universelles alternatives à l'approche naturaliste de la rationalité occidentale. Contre un positivisme naïf qui pense le passage du *muthos* au *logos* comme celui du prérationnel au rationnel, Feyerabend travaille à démontrer

que le monde du mythe constitue une alternative sérieuse à la pensée rationnelle. Il invite à regarder cette dernière, avec dépaysement, comme rien moins qu'évidente et comme le fruit d'une succession de hasards. Mais Feyerabend veut également contribuer à réarticuler l'homme et la nature dans une unité plus haute appelant pour cela une science moins « prétentieuse », moins « orthodoxe », libérée du business ».

■ Jean-Philippe Pierron

Hannah Arendt

Qu'est-ce que la politique ?

Traduit de l'anglais et de l'allemand par Carole Widmaier, Muriel Frantz-Widmaier, Sylvie Taussig et Cécile Nail. Seuil, 2014, 302 pages, 22 €.

Un précédent livre, publié également aux Éditions du Seuil en 1995, portait déjà le titre de la présente édition. Mais il s'agit cette fois-ci de la traduction d'un ouvrage américain *The Promise of Politics*, datant de 2005, qui propose plusieurs textes de Arendt, publiés entre 1953 et 1959, dont quelques traductions à partir de l'allemand. Sous le même titre donc, des articles nouveaux. On retrouve les grandes idées familières à celle qui ne voulait être qu'une « penseur(e) du politique », peut-être ici avec le sentiment plus tragique d'une politique moderne en déshérence, notamment à l'ombre de l'arme atomique, où la possibilité d'une destruction de

l'humanité par elle-même surgit à l'horizon des possibles. Mais plus nettement qu'ailleurs sans doute, Arendt fait retour sur Grecs et Romains pour montrer les originalités et les pièges de la philosophie politique moderne. Elle apporte aussi des précisions éclairantes sur le « sens », le « but » et la « fin » du politique, montrant qu'au total dans un tel contexte, ces distinctions se vident de pertinence. Du coup, ce livre donne l'impression d'une pensée marquée par la nostalgie et peu porteuse d'avenir.

■ Paul Valadier

SOCIÉTÉ

Michel Camdessus

La scène de ce drame est le monde

Treize ans à la tête du FMI. Les Arènes, 2014, 446 pages, 22,80 €.

Dans une sorte de journal qui constitue le corps du livre, Michel Camdessus relate son expérience à la tête du FMI. Il décrit ses combats épiques pour lui donner une autre architecture et de nouvelles missions qu'il développe à la fin de son ouvrage. Homme de foi, féru d'humanisme, l'auteur possède ce que Teilhard, un de ses maîtres à penser, appelle le « sens de l'espèce ». D'où le recours à Paul Claudel pour dire l'ampleur et la difficulté de la tâche : « la scène de ce drame est le monde » (*Le Soulier de satin*). Le récit de Michel Cam-

dessus parle de crises monétaires soudaines comme des incendies et de drames financiers. Il nous introduit ainsi à ses tête-à-tête avec des dirigeants de tous pays et de tout acabit : Boris Eltsine et Bill Clinton, Margaret Thatcher et Mobutu, Soeharto, le pape Jean-Paul II et bien d'autres. Pour prévenir et apaiser les paniques, il faut batailler dur et convaincre non seulement les gens au pouvoir mais aussi leurs successeurs probables. Cela ressemble parfois au travail de Sisyphe ! Certains, parmi les hommes et femmes de pouvoir qu'il fallait rencontrer, « avaient des réputations détestables et – disons-le – beaucoup de sang sur les mains... » D'où la nécessité de se garder de toute complaisance, « d'établir un contact qui puisse être poursuivi, d'essayer de discerner derrière d'épaisses cuirasses de méfiance ou de ruse, cette fibre secrète qui vibrait encore au bon et au bien ». Une des grandes joies de ce patron du FMI est que, sous sa gouvernance, le Fonds est devenu pour les plus pauvres de ses membres un « partenaire constructif » et non plus seulement un « censeur sans empathie ». Mais trop d'inégalités demeurent encore. Un FMI rénové est une pièce essentielle pour la construction d'une société mondiale que Michel Camdessus appelle de ses vœux. Il importe désormais de se situer au delà de l'horizon d'un intérêt immédiat. « Comment y parvenir, disait V. Havel, sans un nouvel élan puissant de la spiritualité humaine ? »

■ Henri Madelin

Wolfgang Streeck

Du temps acheté

La crise sans cesse ajournée du capitalisme démocratique. Gallimard, 2014, 400 pages, 29 €.

Sociologue allemand de l'économie, Wolfgang Streeck explique la crise économique et financière de 2008 d'une façon originale : en 1945, sur la défensive face à une classe ouvrière combative, le capitalisme a dû composer avec l'émergence de l'État providence. Mais il ne s'est jamais résigné à l'économie keynésienne, à la protection sociale et au plein emploi qui rognent ses bénéfices. Il est parvenu à renverser la situation grâce à la libéralisation et à la mondialisation de l'économie qui ont peu à peu rendu les syndicats inoffensifs et la démocratie, purement formelle, le pouvoir glissant vers les marchés. Wolfgang Streeck accuse l'économiste autrichien Friedrich Hayek d'avoir théorisé ce néo-libéralisme qui réduit l'État à la fonction de serviteur des intérêts privés. Pour que le corps social n'explose pas avec le recul des revenus et des conquêtes sociales que le capitalisme a obtenu, il a fallu que les ménages, puis les États s'endettent monstrueusement jusqu'à ce que la dette devienne incontrôlable. La dictature des marchés va continuer de s'étendre et l'auteur espère seulement que les rebellions des « Indignés » de Madrid ou d'Athènes et des « Occupy Wall Street » ou de Hongkong freineront ce rouleau compresseur. Roboratif, utopique et désespérant.

■ Alain Faujas

David Graeber

Des fins du capitalisme

Possibilités 1. Préface de Martin Rueff. Payot, 2014, 364 pages, 20 €.

Gérald Bronner

La planète des hommes

Réenchanter le risque. PUF, 2014, 140 pages, 13 €.

Michael Sandel

Ce que l'argent ne saurait acheter

Préface de Jean-Pierre Dupuy. Seuil, 2014, 336 pages, 22 €.

Ces trois livres témoignent, chacun à leur manière, du désarroi actuel des intellectuels qui décryptent la société d'aujourd'hui. Activiste indigné par Wall Street, David Graeber rassemble plusieurs de ses recherches anthropologiques pétries de cette conviction, croissante au fil des pages qui semblent refléter son autobiographie, qu'analyse et pratique sociale se répondent en miroirs, mais en miroirs brisés en miettes : la consommation, le fétichisme, les modes d'appropriation et de production sont observés à travers le prisme de points de vue anthropologiques éclatés. Le sociologue Gérald Bronner trahit son sous-titre *Réenchanter le risque* en nous présentant une panoplie en forme de patchwork des peurs et consolations fallacieuses qui ont traversé l'histoire humaine, les rattachant tantôt aux traditions religieuses, tantôt aux institutions

capitalistes, et reprenant le poncif vaguement marxiste d'un salariat héritier de l'esclavage. Plutôt que d'épingler au hasard divers millénarismes, il eut été plus expédient, pour éclairer la société capitaliste d'aujourd'hui, de faire une relecture critique de la définition que l'abbé Condillac donnait du risque au siècle des Lumières: l'éventualité d'un dommage dans l'espoir d'obtenir un gain. Michael Sandel mène son lecteur dans une démonstration par l'absurde. Il enfile comme des perles des cas baroques, dans certaines écoles la rémunération des élèves ayant obtenu de bonnes notes (n'était-ce déjà pas l'esprit de nos antiques cérémonies de distribution des prix?), l'introduction dans le PIB des travaux ménagers calculés au prix de la femme de ménage – et pourquoi pas la rémunération du « devoir conjugal » –, tout cela pour conclure, ce que tout le monde sait depuis longtemps, que la monnaie n'est pas un instrument moralement neutre. Quant au préfacer de ce troisième ouvrage, Jean-Pierre Dupuy, il nous avait habitués à de meilleures analyses. Finalement ces trois livres reflètent les recherches, plus éblouissantes qu'éclairantes, d'une science sociale en manque de balises.

■ Julio Schumacher

Sandrine Voizot

L'après-crise en 60 leçons

Michalon, 2014, 332 pages, 19,50 €. Quoique classé dans la catégorie « essai » par l'éditeur, il s'agit d'un

petit livre explicatif à destination de l'épargnant et du contribuable. À travers une multitude d'entrées, l'auteure présente le plus simplement possible les grands thèmes évoqués dans les médias d'aujourd'hui. *Comment calcule-t-on le capital des banques? La dette publique, un mal français? Les marchés des matières premières: vers un nouveau choc? Dans les coulisses d'une banque centrale; Qui finance les retraites en France; Le yuan, vers la troisième monnaie mondiale?* Etc. etc. etc. Voilà qui peut être utile.

■ Étienne Perrot

Lucien Bianco

La Récidive

Révolution russe, révolution chinoise. Gallimard, 2014, 524 pages, 29 €.

Historien et sinologue, Lucien Bianco présente sous une forme renouvelée la position qu'il défend depuis des lustres: le marxisme-léninisme est globalement une catastrophe. Cette fois-ci, il met en parallèle la révolution russe et la révolution chinoise qui l'a suivie trente ans plus tard. Sont-elles différentes? Pas le moins du monde, écrit-il, car Mao a copié Staline, au lieu de tenir compte de ses erreurs. Il a été peut-être un peu moins cruel, mais il a tué plus de monde par suffisance et bêtise. En fait, les deux dictateurs se sont attelés sans états d'âmes à la tâche titanesque de moderniser deux pays arriérés à marche forcée. Ils peuvent afficher un bilan

positif en matière d'éducation et de santé comme dans le domaine de l'industrialisation. Mais cela s'est fait au détriment des paysans qui ont été littéralement affamés dans les deux pays pour donner à l'industrie le capital nécessaire à son développement. On se lasse un peu de la lecture de la litanie archi connue des souffrances morales, sociales et physiques de ces deux peuples, mais on souscrit sans problème à la conclusion de l'auteur : « le réformisme, c'est encore ce qu'il y a de mieux. »

■ Alain Faujas

Anne-Clémentine Larroque
**Géopolitique
des islamismes**

PUF, 2014, 126 pages, 9 €.

Pour le non-spécialiste, il est difficile de se retrouver dans la constellation des organismes islamistes bien que leurs faits et gestes alimentent quotidiennement les médias. La synthèse proposée par Anne-Clémentine Larroque dans la fameuse collection « Que sais-je ? » est donc la bienvenue. Après un rappel de l'histoire tourmentée de l'islam, marquée par la scission entre Sunnites et Chiïtes, l'auteure montre que c'est au cours du XX^e siècle que les grandes tendances de l'islamisme contemporain ont vu le jour, sous l'influence et en conflit avec l'Occident. Entre les deux guerres, Hassan al Banna crée en Égypte le mouvement des Frères musulmans qui va essaimer dans le monde arabe, en Turquie et en Europe. De son côté, Ibn Saoud consolide son

pouvoir en Arabie, en imposant la doctrine rigoriste du Wahhabisme. Enfin, le Chiïsme, longtemps marginalisé dans le monde musulman, devient un élément important du jeu géopolitique grâce à la révolution iranienne de 1979. Depuis 30 ans, les mouvements islamistes sont devenus des forces politiques dominantes dans le monde musulman, éliminant les partis progressistes qui bénéficiaient du soutien de l'Union Soviétique. Toutefois, il faut distinguer entre les partis qui affrontent le suffrage universel en Turquie, en Égypte ou en Tunisie et les djihadistes extrémistes, tels qu'Al Quaida et l'EIIL qui multiplient attentats et crimes de guerre.

■ Antoine de Tarlé

Élie Barnavi

**Dix thèses
sur la guerre**

Flammarion, « Café Voltaire »,
2014, 142 pages, 12 €.

Ambassadeur d'Israël en France de 2000 à 2002, historien et actuellement directeur scientifique du musée de l'Europe de Bruxelles, Élie Barnavi propose dans cet ouvrage un essai sur la guerre, divisée en dix thèses. Bâties à partir de la leçon inaugurale qu'il avait écrite à l'occasion des Rendez-vous de l'Histoire de Blois en 2013, ces dix thèses abordent des thèmes aussi variés que le conditionnement du soldat, le conditionnement des peuples, la guerre civile, le pacifisme ou encore la morale et le droit. S'il n'est pas surprenant qu'un historien consacre sa réflexion à une ques-

tion qui a occupé l'humanité tout au long de son Histoire, l'originalité vient du fait que la guerre ne lui est pas étrangère, lui qui fut soldat d'une démocratie en conflit avec ses voisins depuis sa création, Israël. Ainsi, les dix thèses sont introduites par le récit d'une expérience personnelle – non dénué de regard critique – de soldat, de professeur ou d'ambassadeur, ou tout simplement de citoyen israélien. Élie Barnavi nous rappelle alors que la guerre, dont notre Europe occidentale est préservée depuis 1945, n'est pas qu'un concept abstrait. Ces thèses nous replongent dans la trame des conflits qui ont rythmé l'histoire de l'Europe du Moyen-Âge à l'époque actuelle, nous aident à comprendre comment fut façonné notre regard sur notre passé et comment a évolué notre sensibilité face aux horreurs inhérentes à la vie du soldat au combat. Bien que souvrant avec la réflexion désabusée de sa mère sur la destinée humaine, la dernière thèse nous invite à un avenir optimiste.

■ Laurent Klein

Françoise Benhamou

Le livre à l'heure numérique

Seuil, 2014, 215 pages, 17 €.

Françoise Benhamou est spécialiste de l'économie de l'édition. Dans ce bref ouvrage, elle présente une synthèse documentée des défis qu'affronte aujourd'hui le monde de l'édition, en Europe et aux États-Unis car le numérique ignore les frontières. Elle souligne la spé-

cificité de l'édition par rapport à des industries culturelles proches, telles que la musique et la presse qui ont déjà subi de plein fouet le choc d'internet. Pour le moment, l'édition s'en sort mieux. Des phénomènes comme la longue traîne, la possibilité de disposer partout et à volonté de livres peu ou mal diffusés, sont même plutôt favorables aux petites maisons qui ne peuvent pas produire des best-sellers et aux « œuvres orphelines », presque oubliées et pourtant intéressantes pour quelques-uns. L'auteur souligne toutefois que dans ce secteur comme dans d'autres, les géants américains, Google, Apple et surtout Amazon prennent un pouvoir considérable et mettent en péril un maillon essentiel de l'édition, c'est-à-dire les libraires. En France, l'extension au livre numérique de la loi Lang sur la vente à prix fixe favorise la sauvegarde du système. Néanmoins, les bouleversements à venir sont tels qu'il est bien difficile de prévoir comment se comporteront les auteurs et les lecteurs. Comment faire fonctionner la nouvelle économie du livre ? Que deviendront les bibliothèques et les revues spécialisées ? Autant de questions qu'on ne peut encore trancher.

François Durpaire et Béatrice Mabillon-Bonfils

La fin de l'école

L'ère du savoir-relation. PUF, 2014, 282 pages, 19 €.

Chapitre 1: « À quoi servait l'école ? ». Conclusion: « L'école est morte, vive l'éducation ! » Le ton est donné; la boucle est bouclée.

La forme scolaire n'a pas toujours existé; elle est une configuration historique: « l'école, si elle a un début, peut avoir une fin ». Ici, pas de nostalgie ou de revendication corporatiste, pas de réforme ou d'ajustement, juste un projet de refondation, en phase avec les « mutations du tournant global ». Conscients que nous avons affaire à un « Nouvel Ordre éducatif mondial », où savoirs et méthodes circulent avec immédiateté à l'échelle planétaire, nos auteurs nous invitent à intégrer une « école de l'ubiquité » qui nous conduit « vers une créolisation éducative ». Direct et définitif mais rien d'innovant, la refondation est en marche: les usagers actuels de l'Éducation nationale savent déjà que l'école n'est pas le seul lieu des savoirs: le lycée est ainsi avant tout pour 60 % d'entre eux un lieu de rencontres, d'échanges et de partages. Ils savent encore que la poursuite des études n'est pas toujours un bon investissement. Dans de nouveaux lieux (intéressant développement sur l'architecture), l'enseignant ou « le pédagogue » selon le modèle antique quittera sa peau de « transmetteur » pour une plus adéquate de « relieur », de « facilitateur » (pédagogie de la présence) et « l'enseignement devient dans ce contexte une religion, au sens étymologique de l'art de relier ». D'où les concepts développés du « savoir-relation comme savoir critique », de la « cosmolaïcité » et de « la citoyenneté transnationale ». Même s'ils nous donnent le vertige, nos deux auteurs ne sont pas des rêveurs; enseignants-chercheurs convaincus, ils nous demandent d'être vigilants et dessinent ici un profil de l'avenir

qui dépasse le périmètre de l'école traditionnelle: « comme la nation s'est créée en bâtissant une école nationale, la mondialité gagnera en humanité par la fondation d'une éducation cosmopolitique. »

■ Daniel Casadebaig

Jacques Garros

Psychomotricité

La conscience d'être un corps ou la non-séparabilité des contraires. Éd. de Midi, 2014, 168 pages, 20 €.

« Dum spiro, spero. » Nous traduisons souvent cette citation latine par un « tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir », traduction philosophique qui efface très vite la réalité corporelle de l'expression. Le mérite essentiel du livre de Jacques Garros est de nous ramener à la dimension physique, incarnée de notre vie. Je suis un corps. Et la philosophie, ou la sagesse la plus ancestrale, si elles ne sont pas somatiques, que sont-elles? Jacques Garros est un professionnel de la psychomotricité, cet accompagnement de l'autre dans sa dimension humaine, corps et esprit, sans séparation. Depuis plus de quarante ans, il travaille à cette non-séparabilité des contraires, non pas en dispensant des enseignements théoriques savants, mais en faisant expérimenter à chacun la position de son diaphragme, son schéma corporel, l'écoute de sa respiration. Ce livre est un condensé, savoureux et très clair, de son cheminement auprès de psychomotriciens mais aussi de danseurs, de chanteurs, de personnes des arts et du spectacle et de vous et de

moi, des humains ordinaires qui cherchent à être leur corps, c'est-à-dire à être. Il évoque des questions aussi fondamentales que celles de la structure, de l'adaptabilité, du lien et de l'intelligence du cœur (du ventre) en accord avec les découvertes les plus récentes des sciences cognitives et physio-biologiques. Il n'y a dans ce travail nulle mode pour un « new-age » venu d'ailleurs mais bien plutôt une relecture appliquée de traditions aussi bien occidentales qu'orientales : mais les contraires ne sont pas séparés ! Ce livre nous invite à nous mettre au travail, concrètement, corporellement, dans la joie d'être humain.

■ Véronique Petetin

QUESTIONS RELIGIEUSES

Daniel Vigne (dir.)

La conversion chez les Pères de l'Église

Parole et Silence, 2014, 278 pages,
26 €.

Les chrétiens des premiers siècles, confrontés au judaïsme ainsi qu'aux croyances et pratiques héritées de l'Antiquité gréco-latine, ont beaucoup réfléchi sur l'expérience spirituelle de la conversion. Fruit d'une collaboration inter-universitaire, le présent ouvrage rend compte de cette riche réflexion et des diverses formes qu'elle a prises. Il est encadré

par deux études de portée générale : l'une, sur la conversion comme expérience d'illumination ; l'autre, sur le phénomène des conversions collectives. Les autres études se concentrent sur différents auteurs qui, en Orient et en Occident, ont parlé de la conversion et réfléchi à ce sujet, depuis Justin et Origène jusqu'à Augustin et Maxime le Confesseur (en passant aussi par des écrivains de langue syriaque). La question est traitée sous des angles fort divers : non seulement l'accès à la foi chrétienne, mais aussi la conversion dans l'expérience spirituelle (d'après le Pseudo-Macaire), la « conversion à l'Écriture » (chez Jérôme), ou encore la « conversion théologique » (illustrée par l'acte d'union entre Cyrille d'Alexandrie et Jean d'Antioche). On peut regretter que la « conversion » d'Augustin, telle qu'elle est racontée dans les *Confessions*, ne fasse pas l'objet d'une étude spécifique ; mais le volume contient un chapitre sur la conception augustinienne de la catéchèse à l'adresse des nouveaux convertis. Par-delà ses apports historiques, cet ouvrage de qualité sera particulièrement utile à ceux qui réfléchissent aujourd'hui sur la « nouvelle évangélisation ».

■ Michel Fédou

Emmanuel Durand *Évangile et Providence*

Une théologie de l'action de Dieu.
Cerf, 2014, 345 pages, 35 €.

L'auteur part d'un constat paradoxal : les théologiens aujourd'hui

sont attachés à l'universalisme de l'offre du salut, mais ne savent plus penser si et comment Dieu intervient à l'échelle de nos vies singulières. Son livre propose une théologie de la Providence, qui ne limite pas l'action de Dieu à l'intime des cœurs, à la transformation des regards et des relations. Comment donc penser une action de Dieu qui ne fait pas nombre avec l'action humaine? Comment lire l'action de Dieu, son accompagnement bienveillant, dans la complexité des histoires tortueuses où nous sommes souvent empêtrés? Trois auteurs sont alors étudiés: Augustin, Thomas d'Aquin et Newman. Le chapitre sur Augustin, qui se lit très agréablement, montre comment l'unique miséricorde de Dieu se distribue au pluriel, selon l'itinéraire de chacun, de façon souvent voilée. Le chapitre sur Thomas d'Aquin plonge le lecteur dans une métaphysique et un mode de raisonnement qui ne nous sont plus familiers. Ce chapitre est cependant fort intéressant sur le rapport de la Providence à la nécessité, la contingence et la liberté, sur la manière dont la Providence assume et mobilise les causalités secondes, en guidant chaque créature spirituelle vers sa fin ultime. Le chapitre sur Newman tourne le regard vers le Christ: son humanité est sacrement de la Providence de Dieu. Les Écritures ont également une place de choix dans la réflexion de l'auteur, que ce soit l'Ancien Testament ou le Nouveau Testament: Job, livre de la Sagesse, Évangiles de Luc et de Jean, tous très bien commentés. Les chapitres bibliques mettent l'accent sur la

confiance filiale et développent une théologie pascalle de la Providence. L'auteur ne peut éviter les questions de théodicée (cf. le chapitre « L'aporie de la démesure des maux »), mais essaie de ne pas s'y enliser. C'est un très beau travail théologique qu'il nous offre là, où la dimension spirituelle affleure, sans être traitée en tant que telle.

■ Geneviève Comeau

Jean-Philippe Fabre

Le disciple selon Jésus

Le chemin vers Jérusalem dans l'évangile de Marc. Lessius, 2014, 371 pages, 29,50 €.

Les études exégétiques sur la place des disciples dans l'évangile de Marc sont nombreuses mais peu utilisent l'approche narrative pour suivre pas à pas leur itinéraire. Jean-Philippe Fabre la propose avec méthodologie et pédagogie pour analyser leur parcours à la lumière de l'enseignement de Jésus. Quatre parties sont proposées. La première étudie les huit premiers chapitres afin de dégager quelques éléments narratifs dominants et voir comment sont décrits les disciples. Par qui leur caractérisation ou la construction de leur personnage est-elle faite? Est-elle positive ou négative? Comment le lecteur est-il conduit à réagir face à leur incompréhension? Peut-il ou non s'identifier aux disciples? La deuxième partie étudie en détail la section du chemin (8,27-10,52) structurée par les trois annonces de la Passion dont Jean-Philippe

Fabre analyse le contenu et la fonction dans l'enseignement de Jésus aux disciples. Il s'agit de découvrir dans cette section quel portrait du disciple Jésus dessine. La troisième partie s'intéresse en Mc 10,46-52 au personnage de Bartimée qui reprend les caractéristiques du disciple idéal décrites par Jésus tout au long de la section du chemin. La quatrième partie s'appuie sur les résultats des analyses précédentes pour répondre aux questions : qu'est-ce que Jésus attend de ses disciples et en particulier des Douze ? Comment les forme-t-il ? Quel exemple leur donne-t-il ? À quoi le lecteur est-il invité ? Un des intérêts essentiels de ce parcours de tout l'évangile réside dans le rapport entre le lecteur et les personnages des disciples que Jean-Philippe Fabre établit avec rigueur et pertinence.

■ Sylvie de Vulpillières

**Christian Dionne
et Yvan Mathieu**

Raconter Dieu

Entre récit, histoire et théologie.
Lessius, 2014, 176 pages, 19,50 €.

Comment le texte biblique est-il tout à la fois récit, histoire et théologie ? Pour honorer la triple dimension des récits bibliques, une recherche pluridisciplinaire était nécessaire. Ce livre en présente les fruits, à travers une dizaine de contributions qui éclairent les différentes facettes de cette thématique. Un spécialiste de l'historiographie, P. Carrard, réfléchit au rapport entre histoire et

récit. F. Mirguet, exégète, explore quelques textes du Pentateuque à la recherche d'une éventuelle spécificité de « l'art de raconter Dieu ». A. Pasquier réfléchit au rapport à la vérité impliqué dans le discours, qu'il soit fictionnel ou historique. A. Wénin développe, quant à lui, une belle étude narrative du passage de la Mer Rouge. D. Luciani choisit l'exemple de l'histoire de la naissance miraculeuse de Samson, pour montrer que « même quand il est bien visible, le Dieu de la Bible avance masqué ». Contribuent également à la qualité de l'ensemble du volume : une contribution de N. Bonneau sur l'évangile de Marc, une lecture de 2 S 11-12, par I. Hababi, une communication de C. Pogor sur deux textes du livre des Juges et un article de J.-P. Sonnet : « Dieu sauve l'histoire comme en sous-main ». Un large public appréciera une publication qui donne à connaître, dans un langage largement accessible, les orientations méthodologiques et les résultats de la recherche exégétique contemporaine.

■ Odile Flichy

Mariette Canévet

Le discernement spirituel

Cerf, 2014, 258 pages, 24 €.

On traverse la tradition chrétienne, des origines à Ignace de Loyola, en passant par Évagre, Augustin, Catherine de Sienne, etc. Avec le discernement spirituel (ou discernement des « esprits »), on est au-

delà de la conscience morale, pour laquelle il s'agit simplement de discerner le bien du mal. On est dans la relation personnelle avec Dieu, au niveau du « sentir spirituel », celui des mouvements intérieurs (« motions intérieures », dira Loyola), des attrait, pensées, pulsions et répulsions, bref des affects qui nous travaillent en permanence et dont les Anciens attribuaient l'origine à des « esprits » ou « anges » ou « démons », bien ou mal intentionnés, agents de Dieu ou de Satan. Il y a là, étroitement mêlés, beaucoup d'illusions à démasquer, de tentations à déjouer, d'appels de Dieu à identifier, en vue d'une conduite qui corresponde à ce que Dieu attend de moi. L'auteur, professeur émérite à l'Université de Strasbourg, met bien en valeur l'évolution qui conduit peu à peu, à partir du combat contre les tentations, vers la recherche positive de la décision à prendre (« élection », dira Ignace) à travers le déchiffrement des motions, et finalement vers la posture de l'« abandon ».

■ Dominique Salin

Richard S. Martignetti

L'arbre de vie de saint Bonaventure

Théologie du voyage mystique. Traduit de l'anglais par Henri Namur. Éditions franciscaines, 2014, 328 pages, 23 €.

Alors que le texte latin de l'*Arbor vitae* de Bonaventure ne comporte que 49 brefs paragraphes précédés d'un court Prologue, le présent ouvrage de théologie spirituelle nous

offre un déploiement très détaillé, suivant un style très didactique, mais qui ne prend aucune véritable distance critique avec l'opuscule allégorique. Le livre déploie l'allégorie de la croix du Christ, en l'intériorisant suivant la (et non les) triple voie purificatrice, illuminative et unitive découverte dans la lecture méditative, la prière et la contemplation. Tout est centré et synthétisé dans les mystères de la vie du Christ (origine, passion, glorification). La difficulté de ce texte ne vient pas de son contenu explicite, toujours très limpide sinon trop transparent, mais de sa tentative de ne pas séparer l'usage des concepts théologiques, l'exercice spirituel et la saveur du mystère. D'où parfois le malaise lorsque certains chapitres parlent d'« outils » alors qu'il s'agit de la triple voie, du triple sens spirituel des écritures, mais encore de la « coïncidence des opposés ». S'agit-il là simplement d'outils pour déchiffrer une vaste allégorie ou ce qui est intimement lié à la démarche métaphysique et spirituelle entreprise? Par contre, l'usage métaphorique du « voyage mystique » pose lui-même problème lorsqu'il s'agit de l'expérience spirituelle de l'arbre qui provoque plutôt l'image de l'enracinement que celle du déplacement – à moins d'envisager l'arbre de la foi évangélique capable de se déplacer dans la mer –, et dont l'usage n'est pas seulement métaphorique, mais relève aussi de l'ordre logique médiéval, familier de l'arbre de Porphyre et de l'arbre généalogique. C'est une manière de rationaliser la diversité des expériences. Ceci n'empêche

pas le présent ouvrage d'offrir une traduction claire et bien mise en page, facilitant la lecture méditée des extraits de l'opuscule bonaventurien.

■ Bernard Forthomme

Henri Bremond

Sainte Marie de l'Incarnation

Préface de Philippe Verdin. Cerf, 2014, 199 pages, 19 €.

Cet ouvrage n'est en fait que la réédition de l'étude que Bremond consacra à Marie de l'Incarnation Guyard, l'ursuline, apôtre du Canada, au tome VI de son *Histoire littéraire du sentiment religieux* (rééd. J. Millon, 2006). Volet inaugural de son exploration de la *turba magna* des « petits » mystiques, réputés de second rang mais qui ont diffusé l'expérience intérieure et irrigué le tissu conjonctif du catholicisme moderne. L'éditeur a toutefois choisi d'omettre les chapitres traitant du destin de son fils bénédictin, Dom Claude Martin, spirituel non négligeable, et qui tente, à sa manière, de marcher dans le sillage d'une mère d'exception dont il a été séparé à l'âge de onze ans, lorsque celle-ci choisit la vie conventuelle. On regrettera surtout celui qui évoque « Les tentations de Dom Claude et son mariage avec la divine Sagesse », où l'on suit les péripéties de cette propédeutique et les difficultés d'un disciple hors-norme. Marie de l'Incarnation, cette Thérèse du Nouveau-Monde selon Bossuet, est assurément une figure d'exception qui aura traver-

sé tout l'éventail des états de vie: mariage, veuvage, vie religieuse et missionnaire, et par-dessus le marché, visionnaire précoce, mais lucidement avisée quant à l'interprétation de ses visions souvent bien énigmatiques. Quoi qu'il en soit de son évidente admiration, Bremond était-il à même de saisir cette personnalité, orienté qu'il était vers une compréhension de l'union mystique dont il aura fait état dans les deux tomes suivants, audacieux mais discutables, de *La Métaphysique des Saints*? À se contenter de ce seul regard, on négligerait la mystique de service que Marie de l'Incarnation mettra en œuvre, devenant comme l'analogie féminin d'Ignace. Si ces pages brillantes et délicieusement écrites donnaient le goût d'aller plus loin et d'aborder le monument de l'*Histoire littéraire*, leur réédition serait pleinement justifiée.

■ François Marxer

Marie-Françoise Baslez (dir.)

Chrétiens persécuteurs

Destructions, exclusions, violences religieuses au IV^e siècle. Albin Michel, 2014, 460 pages, 25 €.

L'ouvrage impressionne: par sa taille, l'envergure de l'enquête interdisciplinaire et la clarté de l'introduction et de la postface. Le thème est passionnant et les auteurs des contributions (dont deux Espagnols et un Canadien) sont parmi les meilleurs spécialistes du sujet. Leur travail donne des éléments, pas à pas, région par région (l'Espagne

n'est pas l'Égypte), et sans idéologie préconçue. Il vient ainsi bousculer cette opinion fort répandue qui fait, d'une part, de « la religion » un facteur intrinsèque de violence et, d'autre part, du christianisme une religion persécutrice quand elle est en position sociale de l'être. Plusieurs épisodes bien documentés de la fin du IV^e siècle et du début du V^e siècle – la destruction de la synagogue de Callinicum (Raqa en Syrie) en 385 et l'assassinat de la philosophe Hypatie à Alexandrie en 415 – ont pu donner l'impression que l'empire, devenu officiellement chrétien avec Théodose, était persécuteur des cultes non chrétiens, païens d'une part et juif d'autre part. Il s'agit davantage de mouvements incontrôlés échappant aux autorités ecclésiastiques locales et ne définissant nullement une politique d'ensemble. Une bonne part du débat tourne autour de la définition même de ce qui constitue une « persécution ». Des mesures de discrimination légale, de retard dans la construction de bâtiments, d'exclusion de certains postes dans l'armée ou la haute fonction publique, sont à distinguer des épisodes, rares, de violence brutale. Il est souvent bien difficile de distinguer dans une émeute urbaine ce qui relève de motifs socio-économiques et ce qui ressort de l'aspect religieux. Les empereurs, même chrétiens, ont souvent défendu leurs privilèges face aux évêques et ont su conserver des collaborateurs non-chrétiens à des postes clés. Un ouvrage de référence dont le sous-titre montre hélas l'actualité.

■ Marc Rastoin

Alexandre Adler *Une affaire de famille*

Jean XXIII, les juifs et les chrétiens.
Le Cerf, 2014, 136 pages, 15 €.

Marco Roncalli *Le pape Jean, un saint*

Mon grand-oncle. Parole et Silence, 2014, 212 pages, 18 €.

La canonisation de Jean XXIII par le pape François a provoqué une série de livres qui sont bienvenus pour mieux connaître ce saint au sujet duquel la légende tend à prendre le pas sur la réalité. Parlons surtout du livre d'Alexandre Adler, improbable et étonnant. C'est que la grand-mère d'Adler, Maria Bauer, a travaillé avec Roncalli pour organiser le sauvetage de nombreux juifs à Istanbul en 1942. Depuis lors, la famille voue un véritable culte à celui qui est devenu pape. Alexander le petit-fils, devenu l'écrivain et journaliste que l'on connaît, a voulu rendre un brillant et très positif témoignage sur « son pape » qu'il avait vu à l'âge de 8 ans à Rome. En Bulgarie, Roncalli va encourager toutes les communions possibles sur le terrain avec les orthodoxes. En Turquie, il affronte l'Orient compliqué, mais Adler est intéressé par la relation de l'Église catholique aux juifs. On soulignera son analyse de la pièce *Le Vicaire* qui fait du Vatican l'agent de la destruction des juifs du Troisième Reich. Position insoutenable, dit-il. Le premier à lutter contre l'antisémitisme, à la suite de Pie XII, est

Roncalli depuis la Turquie. Une autre expérience s'offre au nonce Roncalli quand il est envoyé en France, un des centres intellectuels du catholicisme, notamment avec Jacques Maritain. Ami du Cardinal Suhard, Roncalli s'engagera dans la question sociale en France, avant ses grandes encycliques des années 60, ce qui est l'occasion pour Adler de faire un tour d'horizon du catholicisme de cette époque. La fin du Concile montra que les intuitions de Roncalli avaient marqué toute l'Église de manière définitive avec des relations nouvelles avec les religions, et notamment les juifs. Un bel hommage au nouveau saint. L'autre livre est écrit par le petit-neveu de Roncalli, Marco, qui travaille depuis longtemps la

correspondance, les textes et les œuvres de son grand-oncle. Il en sort une biographie très complète qui commence par le débat sur la canonisation de Jean XXIII, réclamée par les Pères du Concile par acclamation et refusée par Paul VI. Il a fallu que le pape François bouscule les procédures pour le faire canoniser, sans miracle, avec Jean-Paul II. Loin de la figure embaumée du « bon pape Jean », son neveu redonne à ce pape, grand et modeste à la fois, toute sa complexité sur une longue vie, en grande partie au moyen des nombreuses lettres qu'il a écrites ou de ses notes personnelles.

■ Pierre de Charentenay



Retrouvez les recensions sur www.revue-etudes.com
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

Notre prochain numéro aura pour thème « Un christianisme d'innovation » :

Avec les contributions d'Olivier Abel, Christophe d'Aloisio, Frédéric Boyer, Fabienne Brugère, Michel Fédou, Jean-Marc Ferry, Jean-Marie Gueullette, Jean-Claude Guillebaud, Ludovic Lado, Elena Lasida, Fabrice Midal, Valère Novarina, Jacques Ricot, Paul Valadier, Patrick Viveret, etc.